

Présentation À nous, la rue !

Olivier Gamelin

Numéro 148, février 2016

La Rue

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81138ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Gamelin, O. (2016). Présentation : à nous, la rue ! *Moebius*, (148), 7–10.

PRÉSENTATION

À nous, la rue!

Sur la même rue, autant de couleurs singulières, contradictoires, une telle quantité de figures selon les lunettes portées par l'observateur. Voici le jour, voilà la nuit. Elle se métamorphose dès qu'on s'y déchausse, la rue, dès qu'on y marche en bottes de sept lieues, en sandales ou en godasses, en sifflant la *Marseillaise* ou à la hâte à l'heure du lunch. À la fleur de l'âge où à l'orée de l'existence. Sous un quartier de lune où à l'ombre bleue d'un lampadaire. La même rue? Mille panoramas, dix mille coups d'œil, cent mille exils. À qui la rue? Aujourd'hui, à nous, la rue!

Lorsque je suggérai «la rue» comme thème d'un numéro de *Mæbius*, je débarquais à peine, à bon port, sur la terre ferme, après plusieurs années passées en mer à la timonerie d'un journal de rue, *La Galère*. À l'instar des galériens avec qui j'avais souqué sang et eau sur le pont de ce navire itinérant, je me faisais de la rue une image teintée de misère humaine. Haine, rejet, maladie, ignorance, violence, rupture, faim et fin de mois, black-out. Au bout de la rue, une seule lumière, celle d'un train fonçant à vive allure vers soi.

De la proue à la poupe, j'ai côtoyé là des gens qui se sont jetés aux requins, qui se sont noué la corde au cou à fond de cale, qui ont bu la tasse menant jusqu'à trépas. J'ai parlé à des mousses pieds nus dans la neige, à des parents perchés au mat d'artimon, une seringue plantée dans les veines comme une grand-voile battant l'aquilon. J'ai fréquenté des Queequeq tatoués jusqu'au front, burinés par la colère, des mutins de la vie qui se battent à coup de rame. J'ai vu, une fois, un matelot en poignarder un autre pour une histoire de drogue, l'unique félicité lorsqu'on est prisonnier dans la tempête.

Lieu de rêverie pour le promeneur solitaire, la rue? Espace de liberté? Plutôt toile de fond d'un théâtre où la rupture sociale jouait le premier rôle. Poqués de lendemain de brosse éternelle, apothicaires du dimanche, vagabonds de tout acabit, repris de justice, autant de personnages extraordinaires que j'ai aimés, profondément, tour à tour lorsqu'ils occupaient l'avant-scène. Cette scène que j'ai reconnue dans le texte d'Henri Clerc, cette scène où les planches sont d'asphalte et les répliques dures comme du marbre.

Un matin, au printemps, le gouvernement décida de faire un grand ménage. En réponse aux problématiques galériennes, un coup de balai. Trop de personnes, estimait-il, habitaient la rue comme si elles étaient chez elles. Les sans domicile fixe devaient désormais se fixer. Aux projets de réinsertion sociale, on préféra l'approche du logement d'abord. À *La Galère*, nos subventions furent abrogées. Malgré nous, nous jetâmes l'ancre. La rue lessivée, décrottee, blanchie. Dehors les clochards, ou plutôt dedans! Personne ne cria à l'injustice. À Trois-Rivières, la rue devint sans voix. Pleine de hurlements silencieux auxquels personne ne porta plus attention. Loin des yeux... Ce qu'on ne voulait plus voir, on l'enferma. C'est alors que je présentai «la rue» à l'équipe de *Mœbius*. Une fenêtre qui ferait jour, espérais-je, sur ce qu'on avait souhaité cacher.

J'accostai donc, mis pied sur le continent, roulai mes voiles. Je retrouvai une vie normale. Sans excès. Très peu de vitesse. Aucun bonheur en canne à 20 dollars le gramme ni de violence calfeutrée dans un amplificateur. Je quittai le centre-ville, déménageai mes pénates à la campagne au bout d'un rang de gravelle. La rue appartenait désormais aux perdrix et aux renards. À qui la rue, maintenant? demande David Goudreault. À eux, la rue. À nous tous.

Car la rue n'est pas qu'itinérance, zone interdite aux fortunés. Les écrits déposés comme une averse, inondant ma boîte courriel, illustrent bien la diversité de la rue. Il y a autant de rues possibles que de marcheurs. Sur la carte géographique des soumissions de textes, il a fallu jeter son dévolu sur quelques-uns. Tourner à droite, bifurquer à gauche. On ne peut pas emprunter toutes les directions en même temps, même si elles mènent toutes à la rue.

Pour les uns, la rue est un lieu de passage obligé, à double sens ou à sens unique. Dès lors qu'on sort de chez soi, elle construit un pont entre l'abri et l'exhibition, le journal intime et la presse quotidienne, le secret intérieur et la révélation à visage découvert, la sécurité du dedans et la menace du dehors. Voire l'inverse, comme dans les rues à présent touristiques de Birkenau, de Krakow, où Marjolaine Deschênes a enterré des souvenirs d'enfance et une page de notre humanité.

Pour l'enfant, la rue recèle d'innombrables possibilités de jeux de marelle, de hockey, de billes et d'aventures. Même si on ne lui laisse « qu'une ruelle exiguë à arpenter, au-dessus d'elle il y aura toujours le ciel tout entier » (Etty Hillesum). Et dans ce ciel brille le soleil noir de l'adolescence, comme chez François Martin. Le chemin de campagne s'élargit jusqu'au carrefour giratoire. L'enfant y avance, titubant, incertain, choisit la voie qui le mènera ou l'éloignera de la vie adulte.

Pour les autres, la rue est un pavé privilégié pour élargir (rétablir) sa liberté personnelle ou collective. Pour le meilleur et pour le pire. Le printemps arabe, ou érable, c'est selon, postface d'un hiver interminable. Endroit de rassemblements, de slogans, de solidarité, la rue, virtuelle ou réelle, porte-voix pour exprimer sa colère, ses *desiderata* et ses joies. Autant de lieux, comme l'écrit Henry Miller, « où l'on respire et reprend haleine ».

La rue pour exposer la beauté et le désir. Les fleurs de bitume pullulent si on s'y attarde. Au détour d'un coin de trottoir, un graffiti illumine le goudron, une herbe émerge d'une fissure dans le béton, un objet perdu nous ramène au hasard de l'enfance, le baiser de deux étrangers nous plonge dans une persistante nostalgie. Autant de splendeurs que seul le flâneur remarque. L'automobiliste, en maître incontesté, n'y voit que du feu rouge.

Entre les artères interminables où on s'égare, le pont des artistes ou des amants, les rues commerciales, fluorescentes, stroboscopiques, les ruelles en chanvre et les nids de poule intérieurs et mémoriels, la rue revêt autant de sens, de couleurs, d'odeurs, de souvenirs, de mélancolies nocturnes qu'il y a de « ruellards » pour y déambuler.

À qui la rue, donc ? À moi, la rue. À nous. À ceux qui se l'approprient, aux petits princes qui l'apprivoisent, aux rebelles qui ne suivent pas le courant et les vagues semées derrière les pas pressés des chalands.

S'il m'était permis de dédicacer ce numéro, je l'offrirais à Richard dit le Gaspésien, philosophe de boulevard qui s'est laissé choir les pieds devant, gelé dans sa tranchée d'hiver au bout de la rue des Forges. Comme un bouquet d'espoir, j'en ferais don à Vangolet, poète et artiste dont l'immense talent ira vraisemblablement s'éteindre dans une poubelle. J'arracherais quelques pages pour Anabelle, dont la rue s'est transformée en long fleuve tranquille où elle noya son secret et son corps encore jeune. Je dédierais ce numéro à tous les galériens qui ont mouillé avec moi et pour qui la rue n'a jamais été qu'un transit entre la vie et la mort. À qui, la rue ? À moi, à eux, et à tous les autres fantômes...

Olivier Gamelin